

Killing Them Softly
L'Amérique en ruines
La mort en douce, États-Unis, 2012, 1 h 37

Jean-Philippe Desrochers

Number 282, January–February 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68554ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Desrochers, J.-P. (2013). Review of [Killing Them Softly : L'Amérique en ruines / *La mort en douce*, États-Unis, 2012, 1 h 37]. *Séquences*, (282), 46–47.



Killing Them Softly

L'Amérique en ruines

Cinq ans après le magnifique et négligé *The Assassination of Jesse James by the Coward Robert Ford*, Andrew Dominik est de retour avec *Killing Them Softly*, son troisième long métrage. Le cinéaste néo-zélandais s'intéresse cette fois-ci à l'univers des gangsters. Adaptation et actualisation du roman *Cogan's Trade* de George V. Higgins paru en 1974, *Killing Them Softly* épate par sa mise en scène, confirmant le talent d'esthète et l'ambition de Dominik, mais nous laisse somme toute sur notre faim.

Jean-Philippe Desrochers

Transposer en 2008 le roman de Higgins était une excellente idée. Comme le film le prouve, ce qui était d'actualité en 1974 était encore en 2008 (et l'est donc toujours en 2012). Rappelons qu'une importante campagne présidentielle avait lieu cette année-là et qu'une crise financière majeure était sur le point de sévir. George W. Bush terminait son deuxième mandat. Les Américains devaient choisir entre le républicain John McCain et le démocrate Barack Obama, que les médias ont vite élevé au rang de messie. Il faut admettre que ce dernier en était venu à véritablement incarner, dans l'esprit des gens, un vent de changement et d'espoir. Ses talents d'orateur, jumelés à son intelligence, soulevaient l'enthousiasme des foules, contrairement à son prédécesseur.

Killing Them Softly débute sur des images d'une Nouvelle-Orléans encore visiblement secouée par le passage dévastateur de l'ouragan Katrina en 2005. Le premier plan du film nous montre, de dos, un homme que la caméra suit en effectuant un travelling avant. Le plan est entrecoupé de brefs plans noirs venant violemment briser la fluidité du mouvement de caméra. Autour de l'homme, des sacs de plastique et divers débris volent au vent. Avec ses rues chargées de carcasses de voitures et ses maisons abandonnées, la ville donne l'impression d'être un

véritable *no man's land*. L'Amérique est en somme dans un piètre état (autant sur le plan physique que moral et économique). Sur ces images vient se greffer un discours d'Obama qui surplombera tout le film et qui contraste avec la désolation que nous montrent les premiers plans de *Killing Them Softly*. Ce procédé reviendra occasionnellement au fil du récit. On entend des discours du président sortant ou d'Obama à la télé ou à la radio. Ces mots s'adressent davantage au spectateur qu'aux protagonistes. L'échange final entre Jackie Cogan et l'homme qui l'engage, dans le bar d'un hôtel, se déroule au même moment que le discours victorieux d'Obama, le soir des élections présidentielles.

Un des aspects les plus intéressants est la distanciation par rapport au genre que choisit d'adopter Dominik. Il poursuit en ce sens le travail de démythologisation des grands genres du cinéma américain qu'il avait entamé dans son film précédent. Bien que les visages de Ray Liotta (*Goodfellas*) et de James Gandolfini (*The Sopranos*) renvoient inévitablement aux diverses œuvres marquantes du film de gangsters, Dominik s'éloigne des archétypes du genre. Le cinéaste privilégie les temps morts et refuse de filmer une violence esthétisante et perversément jubilatoire qu'on retrouve dans certains films postmodernes de Scorsese et, surtout, de

On abat les gens à distance...



Le discours critique qu'esquisse trop brièvement Dominik, surtout en début et en fin de parcours, est beaucoup plus intéressant que la trame narrative de son film.

Tarantino. Notons d'ailleurs que *Killing Them Softly* ne contient que trois meurtres et qu'un seul personnage se fait battre (de manière particulièrement violente, soit). Dominik, tout en s'approchant par moments de la virtuosité de la caméra des meilleurs Scorsese, a en outre l'intelligence de s'éloigner de l'aspect racoleur et tape-à-l'œil d'un film comme *The Departed*.

Constat rétrospectif, *Killing Them Softly* dresse un dur bilan de la présidence à venir d'Obama. Des valeurs qui auraient prétendument fondé le pays – démocratie, unité, honneur ou sens de la famille – n'existent tout simplement plus. On abat les gens à distance, de biais, lorsqu'ils ont le dos tourné, ou au travers d'une vitre, comme c'était le cas dans *The Assassination of Jesse James*. Comme le personnage de Pitt l'affirme de manière percutante à la toute fin du film, l'individualisme et l'argent règnent en sol américain. L'idéal de Jefferson, qui était bidon à la base selon les dires de Cogan, n'a plus rien à voir avec la réalité (cet idéal a-t-il seulement déjà existé?). Pour Cogan (et Dominik, par extension), le rêve américain est mort et l'Amérique est foutue. Ce n'est plus un pays, mais quelque chose qui s'apparente à une entreprise, pour reprendre ses mots. Suivant cette logique, on peut penser que, d'une part, Obama et McCain sont interchangeable et que, d'autre part, Obama n'est pas différent de G.W. Bush. En d'autres termes, et pour reprendre les conclusions du journaliste et essayiste John R. MacArthur, le progressisme d'Obama n'est qu'une illusion¹.

Le discours critique qu'esquisse trop brièvement Dominik, surtout en début et en fin de parcours, est beaucoup plus intéressant que la trame narrative de son film. Il aurait donc été préférable de mettre davantage l'accent sur ce discours, tout en évitant qu'il prenne le dessus sur le récit. Les personnages du film deviennent vite inintéressants, tout comme leurs petites histoires (de sexe, la plupart du temps). Par conséquent, l'ennui nous gagne rapidement, surtout lors des longs monologues anecdotiques du personnage joué par Gandolfini. En outre, Dominik parvient mal à faire le lien entre les dimensions micro (la mission de Jackie Cogan et l'univers de ces petits gangsters) et macro (l'Amérique qui s'embourbe) de son récit. Par ailleurs, le film ne sait pas à quel public il s'adresse. Les spectateurs qui s'attendent à un suspense haletant ou à un divertissement léger seront inévitablement déçus. Idem pour ceux qui s'attendent à une analyse relevée ou à une proposition artistique aussi forte que *The Assassination of Jesse James*.

Pour le film précédent de Dominik, Nick Cave et Warren Ellis avaient composé une trame sonore mélancolique, atmosphérique et très riche. Cette fois-ci, le cinéaste puise plutôt dans le répertoire populaire, choix qui lui sied moins bien. Si l'utilisation de certaines chansons pour faire contrepoint avec l'action qui se déroule à l'écran est réussie (quoique peu originale), deux cas nous semblent par ailleurs plus problématiques. La première apparition du personnage de Jackie Cogan est accompagnée de la chanson *The Man Comes Around* de Johnny Cash. En utilisant cette pièce, Dominik nous dit-il que ce personnage, pour l'instant inconnu, est un sauveur, presque au sens biblique du terme, comme dans la chanson de Cash? L'intention du cinéaste n'est pas claire, d'autant plus que Jackie se révélera être un personnage ambigu, tantôt détestable, tantôt d'une étonnante finesse et d'une lucidité désarmante. Plus tard, ce sont les premières notes de la pièce *Heroin* de Velvet Underground qui se font entendre lorsqu'un des deux petits escrocs s'injecte... la substance qui donne son titre à la chanson. Pour l'originalité, on repassera.

Au final, si Dominik, comme dans *The Assassination of Jesse James*, souligne à nouveau la solitude de l'homme dans une Amérique en perdition et qu'il s'attaque sérieusement, sans être réactionnaire, à ses mythes, force est d'admettre que *Killing Them Softly* n'a pas la puissance esthétique, la charge émotive et la portée politique (au sens large) de sa précédente réalisation. En ce sens, le film ne peut que décevoir. Néanmoins, on attend tout de même avec impatience le film biographique que Dominik veut consacrer à Marilyn Monroe, projet sur lequel il planche depuis plusieurs années.

¹MacArthur, John R. *L'illusion Obama : Le pouvoir de l'argent aux États-Unis* (Montréal : Lux Éditeur, 2012).

■ **LA MORT EN DOUCE** | Origine : États-Unis — Année : 2012 — Durée : 1 h 37 — Réal. : Andrew Dominik — Scén. : Andrew Dominik d'après le roman *Cogan's Trade* de George V. Higgins — Images : Greig Fraser — Mont. : Brian A. Kates, John Paul Horstmann — Son : Robert Jackson, Thomas O'Neil Younkman — Dir. Art. : Patricia Norris — Cost. : Patricia Norris — Int. : Brad Pitt (Jackie Cogan), Scoot McNairy (Frankie), Ben Mendelsohn (Russell), James Gandolfini (Mickey), Richard Jenkins (Driver), Ray Liotta (Markie Trattman) — Prod. : Dede Gardner, Anthony Katagas, Brad Pitt — Dist./Contact. : Alliance.